

C'est un après-midi qu'ils sont arrivés. Nous étions, le chien et moi, derrière les bâtiments, à scruter l'intérieur d'un terrier avec une lampe de poche, cherchant les marques de présence d'un lièvre qui passait depuis quelques jours devant l'atelier et décampaît, disparaissant au milieu de la neige sans quasiment laisser d'empreintes. Le temps s'était mis au vent, un vent blanc, poudreux, une humidité de cristal qui rabattait trop souvent la fumée de mon feu dans l'intérieur de l'usine, me faisant tousser. J'étais alors obligé d'ouvrir les portes pour aérer, mais le froid pénétrait tout, j'étais transi et je me suis dit qu'il fallait mieux être carrément dehors à chasser plutôt qu'à me geler les doigts à fabriquer mes machines. J'étais emmitoufflé d'une couverture qui me recouvrait comme un poncho et dans laquelle j'avais fait un trou pour passer la tête. J'avais aussi confectionné des mouffles et fourré mes bottes en caoutchouc avec des peaux de lapins. Le chien, lui, avec le froid, avait un poil plus épais, il avait l'air d'un loup, un loup un peu mal foutu, un peu trop court sur pattes, avec une gueule de bâtard. Lui aussi avait gagné en détente, en musculature. Il contournait le terrier, la truffe en avant, avec une démarche souple et subtile, comme une horloge bien remontée, fixée sur son but, opérationnelle, une dégaine de prédateur. Ne lui manquait plus qu'une cicatrice, bien marquée, comme celle qui barrait mon torse et que je regardais chaque matin, cette légère boursofflure rosée et dont j'étais incapable de connaître l'origine.

Mais le brouillard s'est répandu. Il a glissé d'abord entre mes pieds comme une fumée de théâtre, puis est remonté le long de mes mollets et de mes cuisses. Le chien a aboyé, il venait de disparaître, absorbé par l'ombre blanche qui maintenant me prenait à la taille et grimpait le long de mon dos, et c'est le site tout entier qui s'est évanoui, d'abord arrondi à sa base, puis petit à petit frotté, comme gratté, et enfin effacé sur toute sa hauteur. Et le silence est tombé. Autour de moi, la lumière de la lampe torche percutait la

masse molle, dessinant un rond jaune vacillant et vain. Nous devons rentrer. J'ai attrapé le chien par le cou, nous nous sommes mis à avancer, espérant rejoindre rapidement l'intérieur net et précis de l'atelier, mais nous progressions avec la crainte de nous cogner contre une barre d'acier laissée là au milieu de la chaussée, il nous fallait remonter la rue, contourner le bâtiment principal, mais le bâtiment n'existait plus, je cherchais à suivre les rails qui traçaient à mes pieds les lignes noires de la sortie, cependant, la plupart du temps, elles étaient enfouies sous la neige et je frappais alors le sol de mon fusil pour entendre le son mat et rassurant de l'acier. L'usine s'était transformée en un labyrinthe aveugle, dont les murs eux-mêmes s'étaient volatilisés. Nous avons fini par apercevoir la lueur du feu, la lueur de notre maison.

C'est alors que le silence s'est mis à résonner. Il a pris tout à coup une pulsation épaisse, j'ai cru que c'était un cœur qui battait, le cœur de l'usine dont le rythme s'élevait, j'ai cru que les machines s'étaient mises en route seules, prenant leur autonomie, les créatures échappant au bon vouloir de leur créateur. J'ai couru vers la lumière, j'ai franchi le seuil de l'atelier, je me suis arrêté, les machines ne fonctionnaient pas, elles m'attendaient, évidemment elles m'attendaient. Le battement venait de plus loin, de plus profond. Je suis ressorti pour écouter. Le son provenait de tous les côtés, se diffusait dans le brouillard, rebondissait contre les murs des bâtiments, c'était une pulsation grise, comme si la brume elle-même respirait d'un souffle rauque de tuberculeux.

Je me suis avancé dans l'avenue qui menait vers l'entrée de l'usine, j'essayais de garder l'atelier dans mon champ de vision pour ne pas perdre ce seul repère, mais mes yeux écoutaient la brume, scrutaient les rebords flous de l'espace. Le chien se tenait à mes côtés, je l'entendais renifler quand il a commencé à grogner, puis à aboyer, un aboiement de colère, un aboiement pour son territoire, alors j'ai compris qu'ils venaient de pénétrer sur nos terres, qu'ils n'étaient pas juste des bêtes sauvages, qu'ils étaient plus nombreux, plus puissants, plus dangereux. Je lui ai aussitôt fermé la gueule et l'ai entraîné dans l'atelier, j'ai refermé la porte, cadenassé l'entrée, puis j'ai aspergé le feu avec un seau d'eau, la vapeur s'est élevée, est sortie par le toit rejoignant

l'épaisseur blanchâtre du brouillard, j'ai grimpé sur la passerelle, j'ai gratté la glace formée sur les vitres, et je les ai entendus et je les ai vus : d'abord leurs roulements de moteur, leurs diésels denses, compacts, puis leurs phares creusant la distance, s'élevant et disparaissant au rythme de la route, formant un halo rougeâtre de plus en plus large, une sphère de lumière s'approchant de l'usine dans des balancements de gyrophares, et puis des raclements de chenilles, des écrasements de pneus sur la neige, des roulements réguliers d'engins de chantier, longue cohorte d'outils de démolition.

Ils se sont arrêtés aux abords du site, une longue file, dispersant le brouillard par la seule puissance de leur éclairage, les moteurs se sont éteints les uns après les autres, ne restait plus que la clarté violente des phares dessinant de l'extérieur les arêtes des murs et les contours du grand porche de pierre. Un homme est apparu dans le contre-jour, puis deux, puis quatre, puis tout une bande, ils tiraient des chariots d'acier, dressaient des tiges de fer surmontées de ballons blanc, ils ont déroulé des câbles noirs, l'homme devant a donné un ordre, le site s'est illuminée au fracas des électrogènes.

Le chien a lancé une lamentation de rage, glapissement retenu de horde, meute de chasse. Moi, j'ai senti un élancement douloureux le long de ma cicatrice.